

ON A TOUS, AU MOINS UNE FOIS DANS NOTRE VIE,
TRANSPIRÉ (DE JOIE) SUR LES DANCFLOORS AU SON DE
«YOU MAKE ME FEEL (MIGHTY REAL)», HYMNE DISCO IMPARABLE
MILLESIMÉ 1978. SYLVESTER, SON LÉGENDAIRE INTERPRÈTE,
FOLLE FLAMBOYANTE ET MILITANTE, NOUS A QUITTÉS
IL Y A QUINZE ANS. HOMMAGE. TEXTE DIDIER LESTRADE

Pour beaucoup, Sylvester est l'une des plus grandes stars disco des années 70 et 80. Son premier hit, *You make me feel (Mighty Real)*, sorti en 1978, synthétise l'essence même du style disco, avec des orchestrations électroniques inspirées par une vision très personnelle du voyage spatio-temporel et des vocaux qui, à l'époque, n'avaient tout simplement pas d'équivalent. L'attitude adoptée par Sylvester rejoignait celle de tous les artistes fauchés accédant soudain à la célébrité mondiale. Mais ce qui le rendait unique, c'est qu'il n'avait pas peur de se montrer tel qu'il était : une folle alternative noire qui se foutait complètement de ce que les autres pensaient. Sylvester est né à Los Angeles en 1944, sous le nom de Sylvester James. Son enfance est marquée par un ennui profond dans une famille de la classe moyenne noire. Contrairement aux autres héros de la soul américaine, il n'est pas particulièrement attiré par la musique. Son rêve initial est de devenir archéologue – il travaillera d'ailleurs un temps pour un musée, à Los Angeles. Sa famille ayant remarqué son aptitude pour le chant, elle l'em-

En «full drag», Sylvester est le premier chanteur noir à présenter l'homosexualité comme un moyen de déclencher à la fois la révolution et le spectacle total.

mène souvent de force à l'église le dimanche pour qu'il y exerce sa voix. À 16 ans, désespéré par la vacuité de sa vie quotidienne, Sylvester s'enfuit à San Francisco pour devenir, selon ses propres mots, «une folle hystérique». Mais la ville mettra du temps à l'accueillir. Les années 60 sont là, Sylvester vit dans une communauté hippie et porte des chiffons et des robes de gitane de plus en plus extravagantes. Dans ce sens, son existence reflète parfaitement la situation de beaucoup d'homosexuels noirs à l'époque : rejetés par la société et par leur propre communauté, ils vivent en marge, dans un monde nourri par le blues, le gospel et le Summer of Love. C'est avec le groupe alternatif des Cockettes que Sylvester devient un mythe local, à une époque où le théâtre underground explose, grâce à la création, dans presque toutes les grandes villes, de troupes de travestis comme les Blulips. En France, de la même manière, l'histoire du Front homosexuel d'action révolutionnaire (Fhar) est marquée par les spectacles des Gazolines. À la fin des années 60, les concerts du Velvet Underground, qui ont lieu à la Factory d'Andy Warhol, sont une occasion rare de faire sortir les *freaks*. Les Cockettes sont alors un groupe complètement hybride et désordonné qui

mélange rock alternatif, mime, blues, *torchsongs* et grand boxon. À la même époque, Sylvester fonde son propre groupe, The Hot Band, et signe plusieurs albums qui ne connaissent qu'un succès local. Mais il chante déjà avec les Two Tons O'Fun (Martha Wash et Izora Rhodes), qui mèneront plus tard une carrière internationale – on se rappelle du tube Hi-NRG *It's raining men*. En octobre 1971, le magazine gay américain *The Advocate* publie un article sur l'un des derniers concerts de Sylvester à San Francisco, avant que l'artiste ne parte en tournée à travers les États-Unis avec son groupe. La description de ce concert au Palace Theater est tout à fait à l'image de la scène gay de l'époque : des centaines de folles travesties qui crient, refusent de s'asseoir, terrorisent les rares hétéros présents dans la salle et fument des joints, sous le regard amusé de Grace Slick, la grande chanteuse du Jefferson Airplane. Ce n'est qu'à 1 heure du matin que Sylvester daignera monter sur scène, survolté, pour chanter des reprises des classiques qui ont toujours émaillé ses shows, comme *God bless the child that's got his own*. En «full drag», Sylvester est le premier chanteur noir à présenter l'homosexualité comme un moyen de déclencher à la fois la révolution et le spectacle total. Il ne se limite pas à la tristesse du blues de ses héroïnes Bessie Smith et Nina Simone. Sa voix fluide et puissante est idéale pour les morceaux rapides et dingues qu'affectionne son amie la diva Patti LaBelle. Quand il chante, Sylvester est cet immense travesti qui ferme les yeux, imaginant toujours une salle plus vaste, un monde plus grand, une constellation d'étoiles avec, pour satellites, des diadèmes de diamants. Sa carrière aurait pu en rester à ce stade, mais les années 70 voient l'explosion de la musique noire, et Sylvester attire toutes les chanteuses du coin, comme les Pointer Sisters, qui viennent d'Oakland, de l'autre côté de la baie de San Francisco. Ce courant ne se résume plus aux seuls tubes soul de Motown qui monopolisent les charts : il s'agit d'un son nouveau qui, là encore, a vu le jour dans la communauté noire underground. Dès 1975, Gloria Gaynor fait une reprise hallucinante du *Never can say goodbye* des Jackson 5 qui, dans sa vélocité et son exubérance, annonce ce qui va se passer dans les mois à venir. Ce n'est que lorsque la disco sera réellement lancée que Sylvester décidera de prendre le train en marche – on ne peut donc pas considérer qu'il soit à l'initiative de ce genre musical. Il a souvent admis qu'il n'aimait pas *You make me feel*. À l'origine, cette chanson devait être une ballade. Mais le producteur Harvey Fuqua, avec l'aide du programmeur mythique Patrick Cowley, en fait un single dans la pure veine disco. En une semaine, le disque est un tube à travers le monde. Surpris, Sylvester devra alors apprendre les paroles par cœur. Chaque morceau de disco est un *milestone* de son époque, mais *You make me feel* possède une unicité qui, vingt-cinq ans après, le

Ci-contre : Sylvester dans sa période Cockettes, au début des années 70 (CLAY GEERDES).